Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

51 | 2015

Atlantique ibérique et migrations après les
indépendances américaines

Tuer le temps : le journal d'Auguste Castan pendant la guerre de 1870-1871

Sandra Chapelle et Odile Roynette

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4934>

DOI : 10.4000/rh19.4934

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2015

Pagination : 157-168

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Sandra Chapelle et Odile Roynette, « Tuer le temps : le journal d'Auguste Castan pendant la guerre de 1870-1871 », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 51 | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4934> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.4934>

Tous droits réservés

SANDRA CHAPELLE, ODILE ROYNETTE

*Tuer le temps : le journal d'Auguste Castan
pendant la guerre de 1870-1871*

Parmi les documents appartenant à Auguste Castan et légués par sa veuve à la bibliothèque d'étude et de conservation de Besançon (Doubs) – dont il a été le conservateur entre 1866 et sa mort en 1892 – se trouve un cahier quadrillé de 93 feuillets de format 330 x 210 mm qui constitue une surprise et une découverte¹. Il est déposé dans le fonds des manuscrits des bibliothèques publiques de France qui, dispersé dans les départements, constitue un gisement documentaire trop souvent négligé par l'historien, mais d'une grande richesse. Ce document s'inscrit dans la catégorie des égo-archives ou archives de soi² et livre le quotidien d'un civil pendant le conflit franco-prussien de 1870-1871. Le lecteur y découvre un notable déchiré entre son identité d'homme de lettres et son appartenance à une nation qui subit alors une invasion d'une extrême violence. Il y découvre aussi un texte qui s'avère plus complexe qu'on aurait pu le penser puisqu'il s'agit en fait d'une copie. Loin de diminuer la curiosité que l'historien peut prêter à ce type de document, son statut de source de seconde main lui confère au contraire un intérêt particulier qu'il importera d'explicitier. C'est un objet double qui possède une double histoire : celle du moment où il a été écrit, entre le 17 octobre 1870 et le 22 mars 1871 et celle du moment où il a été recopié. Il y a donc une double chronologie qu'il faut s'efforcer de suivre. En entreprenant la narration d'une aventure singulière à laquelle il n'était pas préparé, Auguste Castan semble penser que quelque chose dans cette guerre peut devenir affaire d'écriture.

Ce document complexe se trouve par ailleurs éclairé par la découverte d'une partie de la correspondance que le bibliothécaire a entretenue, pendant le conflit, avec son frère cadet, Francis, capitaine d'artillerie et prisonnier de

1. Bibliothèque d'étude et de conservation de Besançon (BME), collection Auguste Castan, manuscrit 1838, « Copie réduite du journal d'un Bisontin pendant la guerre de 1870-1871 », Journal d'Auguste Castan du 17 octobre 1870 au 22 mars 1871.

Le journal est accessible intégralement en ligne sur la plateforme de la Société d'histoire de 1848 et des révolutions du XIX^e siècle : *Actualité du XIX^e siècle* (<http://histoire19.hypotheses.org/>).

2. À ce propos, cf. les réflexions récentes de Patrice Marcilloux, *Les égo-archives : traces documentaires et recherche de soi*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013.

guerre à Stettin en Poméranie, une région du royaume de Prusse. À travers ce journal intime quel portrait Auguste Castan lègue-t-il ? Témoignage rédigé au jour le jour, recopié plusieurs décennies après la fin du conflit et conservé au-delà des années mais jamais publié, ce document par les faits qu'il rapporte, donne à sentir l'atmosphère d'une époque, et par sa propre histoire il laisse entrevoir les enjeux de sa conservation ainsi que de son changement de statut au fil du temps. Nous avons voulu ici donner à lire quelques extraits du journal qui permettent d'observer de très près les réactions d'un civil aux événements dont il est le témoin voire l'acteur, mais aussi retrouver l'histoire d'un document et, plus largement, d'une défaite qui a laissé des traces profondes et douloureuses dans l'histoire européenne.

À ce titre, ce document revêt d'emblée un exceptionnel intérêt puisqu'il fait partie d'un ensemble certes bien plus vaste, mais en grande partie méconnu et sous-exploité constitué de journaux intimes de civils plongés dans le conflit franco-allemand de 1870-1871. Extrêmement rares pour les années 1814-1815, marquées par deux invasions et deux occupations successives³, ces sources semblent se multiplier entre 1870 et la fin de l'occupation allemande du territoire français en 1873, sans que l'on sache exactement ni leur nombre exact ni la proportion de ces textes qui ont été publiés après-coup. Le point de comparaison le plus proche dont dispose aujourd'hui l'historien est celui des journaux intimes de civils rédigés sous les occupations multiples auxquelles la Première Guerre mondiale a donné lieu en Europe, et notamment ceux produits par les civils belges et français entre 1914 et 1918 sous occupation allemande. Leur utilisation par l'historien du Premier Conflit mondial est relativement récente⁴ et témoigne d'un souci de construire une histoire d'en bas, attentive aux expériences ordinaires d'hommes, de femmes et d'enfants⁵ qui ont été des acteurs à part entière des conflits du XX^e siècle dans un contexte marqué par la totalisation et, par conséquent, par un brouillage des frontières entre civils et combattants. La recherche et l'exploitation historique de ces ego-documents ont été mar-

3. Cf. Jacques Hantraye, *Les Cosaques aux Champs-Élysées*, Paris, Belin, 2005.

4. À ce propos voir le tournant historiographique amorcé par Annette Becker avec *Oubliés de la Grande Guerre. Humanitaire et culture de guerre 1914-1918. Populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre*, Paris, Éditions Noësis, 1998, et prolongé par de nombreux travaux parmi lesquels on peut notamment citer du même auteur *Les cicatrices rouges 14-18. France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010; Helen McPhail, *The Long Silence: Civilian Life under the German occupation of Northern France 1914-1918*, London/New-York, I. B. Tauris/New european Publications, 1999; Vėjas Gabriel Liulevicius, *War Lands on the Eastern Front: Culture, National Identity and German Occupation in World War I*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000; Sophie de Schaepdrijver, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, traduit par Claudine Spitaels et Vincent Martin, Bruxelles, PIE, Peter Lang, 2004; Emmanuel Debruyne, «Combattre l'occupant en Belgique et dans les départements français occupés en 1914-1918. Une «résistance avant la lettre»?», *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 2012/3, n° 15, p. 15-30 et Philippe Salson, *L'Aisne occupée. Les civils dans la Grande Guerre*, Rennes, PUR, 2015.

5. Cf. Yves Congar, *Journal de la guerre 1914-1918*, annoté et commenté par Stéphane Audoin-Rouzeau et Dominique Congar, Paris, Cerf, 1997 et Manon Pignot, *Allons enfants de la patrie : génération Grande Guerre*, Paris, Éditions du Seuil, 2012.

quées par l'utilisation de catégories d'analyse empruntées pour l'essentiel à l'historiographie du Second conflit mondial. Les concepts d'accommodement ou d'arrangement et de résistance civile ont en effet marqué l'analyse historienne des relations entre les civils et les occupants⁶. L'un des enjeux de l'intérêt porté à ces sources du for privé est certainement d'élargir le questionnement au conflit immédiatement précédent comme de tester la pertinence de ce transfert conceptuel, mais aussi d'interroger la place des conflits dans le réaménagement des frontières entre la sphère publique et privée comme dans l'évolution des normes séparant le dicible de l'indicible.

L'étude des journaux intimes de civils pendant le conflit franco-allemand de 1870-1871 soulève également la question des scripteurs et de leur appartenance socio-culturelle. Pour la période de la Grande Guerre, côté français et belge tout particulièrement, ces sources ont été produites en majorité par des individus appartenant sinon à des milieux aisés, du moins à des catégories sociales où les représentants des classes populaires étaient en partie absents, à la différence de la correspondance privée à laquelle les peu-lettrés⁷ ont massivement contribué entre 1914 et 1918⁸. Quarante ans plus tôt, ce prisme social semble beaucoup plus marqué encore et le journal d'Auguste Castan est révélateur, comme nous allons le voir, d'une écriture de notable et d'homme cultivé contraint à l'inaction du fait des opérations militaires et très éloigné, malgré une réelle compassion exprimée dans le journal, du quotidien des Français ordinaires plongés dans cette guerre. Il révèle, à la différence de la Première Guerre mondiale, une appropriation des pratiques d'écriture qui n'a pas encore bénéficié de la démocratisation de l'accès à l'école primaire au cours des années 1880 et d'un rapport à la culture écrite qui reste l'apanage des élites, moins dans le domaine de la lecture il est vrai, que dans celui de l'écriture.

AUGUSTE CASTAN : UN BIBLIOTHÉCAIRE BISON TIN ET GERMANOPHILE

Ferréol-François-Joseph-Auguste Castan est un parfait exemple d'ascension sociale au XIX^e siècle. Né le 20 novembre 1833 à Besançon au numéro

6. À ce propos cf. Odile Roynette, « Vainqueurs et vaincus : réflexions sur l'historiographie de l'occupation en Europe (XIX^e siècle- Première Guerre mondiale) », in Pierre Laborie et François Marcot [dir.], *Les comportements collectifs en France et dans l'Europe allemande 1940-1945. Historiographie, normes, transgressions*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 285-292.

7. Sur cette catégorie, Sonia Branca-Rosoff et Nathalie Schneider, *L'Écriture des citoyens. Une analyse linguistique de l'écriture des peu-lettrés pendant la période révolutionnaire*, Paris, Klincksieck, 1994.

8. Cf. la contribution de Sonia Branca, « La Grande Guerre des ruraux peu lettrés : une expérience populaire d'écriture » et celle d'Agnès Steuckardt, Jean-Michel Géa et Stéphanie Fonvielle, « La rencontre de l'écrit. Langue nationale et substrat dialectal dans les correspondances peu-lettrées de la Grande Guerre », in Odile Roynette, Gilles Siouffi et Agnès Steuckardt [dir.], *La langue sous le feu. Mots, textes, discours de la Grande Guerre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, à paraître.

trois de la rue Saint-Paul (l'actuelle rue Bersot), il est le fils d'Antoine-Denis Castan, marchand de cuirs et de Charlotte-Pierrette-Joséphine Margot. Auguste est l'aîné d'une fratrie de cinq enfants dont deux meurent en bas-âge. À cinq ans, il entre à l'école dirigée par les frères de la société de Marie puis poursuit ses études jusqu'au baccalauréat qu'il obtient le 22 juillet 1852 avec la mention assez bien⁹. L'année où il obtient son baccalauréat, il fréquente assidument la bibliothèque de Besançon où il fait la rencontre du maître des lieux, Charles Weiss, personnage décisif pour son avenir¹⁰. Sur les conseils de son nouveau mentor, dont il devient l'auxiliaire officieux, Auguste Castan se présente à l'École des Chartes, haut lieu de formation des bibliothécaires et des archivistes, où il est admis à la fin de l'année 1852.

Commence alors une nouvelle vie à Paris, déterminante pour son épanouissement personnel et son parcours intellectuel. L'état de fortune de sa famille l'obligeant à se contenter de peu, il passe trois ans dans une petite chambre qu'il partage avec un autre étudiant bisontin, équilibrant son temps entre la rue Racine, l'École de Chartes, les archives, la bibliothèque impériale et les boutiques des librairies. Sorti major de sa promotion le 27 novembre 1855, il revient à Besançon pour devenir officiellement l'adjoint de Charles Weiss. Cette même année, il envoie au concours de l'académie de Besançon son *Histoire du Collège de Bourgogne* pour lequel il obtient le second prix. L'amitié qui le lie à son maître permet à Auguste Castan de pénétrer le cercle de ses amis et particulièrement le foyer littéraire tenu par Mademoiselle Marie de Saint-Juan dans son domaine de Salans dans le Jura. Surnommée Madame de Sévigné par Charles Weiss, elle entretiendra une correspondance de plus de 30 ans avec Auguste Castan qui dominera intellectuellement ce cercle jusqu'à la mort de la maîtresse de maison en 1890¹¹. Durant ces années où la frontière entre la sphère privée et sa carrière se fait de moins en moins étanche, il se crée un réseau de connaissances comprenant le président Bourgon, le peintre Lancrenon dont il partage la passion pour la peinture – et sur lequel il écrira d'ailleurs une notice – le baron Alexandre Martin, Joseph Proudhon et Xavier Marmier entre autres, qui le recommandera à Jules Quicherat, son futur maître et ami. Le 14 juin 1856, Auguste Castan

9. Léonce Pingaud, *Auguste Castan, sa vie, son œuvre. 1833-1892*, Besançon, Impr. J. Dodivers, 1896, p. 10.

10. Charles Weiss (1779-1866) est en effet le conservateur et l'administrateur de la bibliothèque de la ville de Besançon depuis 1811. Ami d'enfance du romancier et académicien Charles Nodier, il se livre très tôt à la littérature et à la poésie, ce qui lui vaut d'être admis dans plusieurs sociétés savantes au sein desquelles Auguste Castan prend sa suite à partir de 1866, cf. Max Roche et Michel Vernus, *Dictionnaire biographique du département du Doubs*, Arts et Littérature, Lons-le-Saunier, 1996. Les trois premiers volumes du journal de Charles Weiss, couvrant les années 1815-1837, ont été publiés par Suzanne Lepin : Charles Weiss, *Journal, 1815-1822*, Paris, Les Belles Lettres, 1972 ; *Journal, 1823-1833*, Paris, Les Belles Lettres, 1981, et *Journal, 1834-1837*, Paris, Les Belles Lettres, 1991.

11. Concernant les éléments biographiques relatifs à Marie de Saint-Juan, cf. Émile Fourquet, *Les Hommes célèbres et personnalités marquantes de Franche-Comté du IV^e siècle à nos jours*, Marseille, Laffitte, 1976, p. 422. Sa correspondance avec Auguste est conservée dans la collection Auguste Castan, BME Ms. 1860. Il s'agit d'un ensemble de 53 lettres écrites entre 1850 et 1889.

est admis à la société d'émulation du Doubs dont il devient l'archiviste grâce à une thèse brillamment soutenue en 1858, puis le secrétaire décennal à partir de 1864. Dès son arrivée, il prend part au grand débat archéologique du moment – à quelle région appartient le site d'Alésia? – lisant un mémoire destiné à appuyer les conclusions de l'architecte Delacroix, qui place le site en Franche-Comté et non en Bourgogne. En 1866, Charles Weiss décède à l'âge de 87 ans, et c'est dans la douleur que son successeur Auguste Castan prononce un discours lors des funérailles qui sera publié à la suite de l'article nécrologique, et lui consacrera une notice deux ans plus tard.

Lorsque la guerre éclate en juillet 1870, l'intellectuel germanophile – il est l'ami de Georg Pertz, conservateur de la Bibliothèque royale de Berlin comme en témoigne sa correspondance avec ce dernier pendant la guerre – reste d'abord dans le silence avant de commencer l'écriture de son journal en octobre 1870.

HISTOIRE D'UNE COPIE : UN JOURNAL À QUATRE MAINS

Le journal d'Auguste Castan est avant tout un objet matériel que l'historien peut toucher et manipuler. Sa singularité semble d'abord liée à son statut de copie et aux questions qu'elle soulève : où est le manuscrit original? Qui l'a recopié? Quand? Pourquoi? L'enquête n'a pas permis de lever toutes les zones d'ombre. Nous ignorons notamment les conditions de conservation du manuscrit original. Peut-être est-il aujourd'hui détruit ou dort-il encore au fond d'une armoire? De fait, la critique externe du document destinée à fournir des matériaux sûrs à l'historien – l'analyse du support, l'encre utilisée, la graphie et ce qu'elle a d'individualisant, en bref ce que l'on pourrait appeler les caractéristiques physiques du journal – ne peut s'appliquer qu'à l'objet que nous avons sous les yeux, c'est-à-dire à la copie.

Nos interrogations se sont alors portées sur l'identité du copiste : était-ce Auguste Castan lui-même pour des raisons qui restaient à déterminer? S'agissait-il plutôt de sa femme, celle-là même qui fait don de ce manuscrit à la bibliothèque de Besançon entre 1905 et 1913 et qui paraît effacée derrière un mari qu'elle admire? En effet, jamais elle ne mentionne son propre nom; tous les documents trouvés émanant de sa main sont signés Madame Castan, ou Madame veuve Castan après 1892. Une recherche dans les archives paroissiales a permis de retrouver leur acte de mariage et ainsi de mettre un prénom et un nom sur cette mystérieuse Madame Castan. Il s'agit de Marie-Louise-Elisabeth Boll¹² qui apparaît comme l'auteur de la copie¹³. Elle

12. Archives départementales du Doubs, 5Mi237, Acte de mariage.

13. Ce dont témoigne la confrontation de l'écriture du journal avec celle d'une dédicace de l'ouvrage de Léonce Pingaud, *Auguste Castan et la Franche-Comté*, Besançon, Jacquin, 1894 : « À Monsieur Georges Sire. De la part de Madame Castan ».

a peut-être décidé de recopier le journal de son mari après la mort subite de ce dernier survenue le 27 juin 1892. Une date qui marque le début du temps du veuvage et du deuil. Un temps de solitude qu'elle paraît vouloir consacrer à son défunt mari en recopiant sur un cahier un de ses écrits les plus intimes : le journal qu'il a tenu pendant le conflit franco-allemand.

Cette copie avait-elle été l'objet d'une intervention quelconque ? Était-elle conforme au manuscrit original comme ne semble pas le confirmer cette annotation de la copiste sur le premier feuillet du journal : « Copie réduite du journal d'un Bisontin pendant la guerre de 1870-1871. Les lignes écrites au courant de la plume, ne sont pas destinées à l'impression ». Une observation attentive de notre document invite à la prudence. En effet, les rares passages rayés présents au fil des pages paraissent provenir du souci de corriger une maladresse de style ou de faire disparaître une répétition dans ces lignes que leur auteur n'avait vraisemblablement jamais eu l'occasion (ou l'envie ?) de relire. Par conséquent, l'appellation « copie réduite » traduit vraisemblablement moins une relecture personnelle par Elisabeth Boll du texte de son mari qu'un geste de correction stylistique *a minima*, qui semble attester un immense respect pour ce qui a été consigné au jour le jour. Il s'agirait d'une mise au net, d'une mise au propre d'un texte presque sacré ; la page du journal confrontant à un passé que la mémoire aurait pu oublier. À cet égard, le choix d'Elisabeth Boll de recopier le journal de son mari sur un cahier n'est peut-être pas anodin. En effet, outre le souci strictement pratique d'éviter le format peu commode des feuilles volantes, « images inquiétantes d'un moi dispersé, égarable, périssable »¹⁴, le cahier symbolise le continu, la continuité de la vie. Elle désirait sans doute conserver aussi une parfaite authenticité. Mais si ce sont vraisemblablement les mêmes mots et les mêmes phrases, est-ce pour autant le même texte ? Un texte qui serait à la fois le témoin de l'effraction guerrière dans la vie intime d'un notable bisontin en 1870-1871 et un monument consacré à sa mémoire après 1892. Ce document changerait ainsi de signification tout en conservant sa forme et son aspect visuel. Il semble jouer sur des notions d'intention morale et revêtir des significations qui touchent aux confins de l'imagination. Pourrait-il être considéré comme un objet de guerre au sens où l'entend l'anthropologue britannique Nicholas Saunders, qui réfléchit pour sa part à une période ultérieure, celle du Premier conflit mondial¹⁵ ? Ce journal serait-il un objet de guerre transformé en objet de deuil qu'Elisabeth Boll réaliserait autant pour elle-même que pour les autres ? Si les pages rédigées par Auguste Castan entre 1870 et 1871 visaient à ancrer le temps dans le vif de l'écriture quotidienne, à enregistrer le présent dans une suite d'instantanés qui préserverait le frémissement de l'expérience

14. Françoise Simonet-Tenant, *Le journal intime : genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Téraèdre, 2004, p. 9.

15. Nicholas J. Saunders, « Objets de guerre », in Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker [dir.], *Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918 : histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004, p. 743-750.

vécue, celles écrites par Elisabeth Boll après 1892 semblent s'inscrire dans un autre champ d'expérience, dans une autre structure temporelle dans la mesure où elle (ré)écrit dans un contexte de paix. Il apparaît en effet que le rapport entre expérience et mémoire change lorsque l'expérience en question et la temporalité dans laquelle elle s'inscrit sont closes. Prenons à cet égard un exemple significatif, l'unique note de bas de page qu'Elisabeth Boll semble avoir ajoutée de sa propre initiative. Lorsque le 2 mars 1871 Auguste Castan écrit : « il reste donc à démontrer que Napoléon III seul a voulu la guerre », elle ajoute : « quand Castan écrivait ces lignes Bismarck ne s'était pas encore vanté du piège odieux qu'il nous avait tendu en falsifiant une dépêche »¹⁶. Elisabeth Boll fait certainement allusion ici à la dépêche d'Ems, effectivement falsifiée en juillet 1870 par le chancelier du royaume de Prusse, Otto von Bismarck, pour pousser subtilement la France à déclarer la guerre à la Prusse. Peut-être est-elle en train de construire ce que John Horne, un autre historien de la Grande Guerre, a appelé une mémoire distanciée une fois le conflit terminé¹⁷ ?

RÉSISTER À LA GUERRE, ESPÉRER LA PAIX

« L'écriture du journal survient le plus souvent lorsque l'identité du sujet se voit mise en danger ou, tout au moins, se trouve dans une situation de vulnérabilité [...] et une telle expérience [la guerre] apparaît comme un facteur favorable au déclenchement de l'écriture journalière »¹⁸. Les bornes chronologiques du journal indiquent clairement que la guerre impose sa durée à l'écriture. Auguste Castan rédige sa première entrée le 17 octobre 1870, lorsque les troupes prussiennes envahissent la Franche-Comté, et il met le point final le 22 mars 1871 quand la menace d'un éventuel bombardement de la ville semble définitivement écartée. De fait, y aurait-il dans le temps de la guerre – en particulier dans celui de l'invasion – une relation particulière au temps de l'écriture ? Le besoin d'écrire la guerre semble néanmoins apparaître chez le bibliothécaire bisontin plusieurs semaines auparavant, dès le mois de septembre, et plus précisément au moment de la défaite française de Sedan où des dizaines de milliers de soldats sont faits prisonniers. Parmi eux, le frère cadet d'Auguste, Francis, capitaine d'artillerie depuis sa sortie de l'École polytechnique en 1857. La défaite de Sedan survenue le 1^{er} septembre 1870 complète les victoires allemandes du mois d'août de Wissembourg, Woerth (Bas-Rhin) et Spicheren (Moselle). La nouvelle du désastre, connue à Besançon le 4 septembre, paraît nouer la correspondance entre les deux

16. BME, Ms. 1838, journal d'Auguste Castan, *op. cit.*, 2 mars 1871, f° 77 (verso).

17. John Horne, « Entre expérience et mémoire : les soldats français de la Grande Guerre », *Annales HSS*, septembre-octobre 2005, n° 5, p. 903-919.

18. À ce propos cf. Françoise Simonet-Tenant, *op. cit.*, p. 95.

frères. La captivité de Francis est ressentie comme un traumatisme par son frère aîné, resté à l'abri des combats. La découverte d'une partie de ces lettres nous a donné la possibilité de les croiser avec la copie du journal, ce qui renforce encore l'originalité de ce document inédit. Auguste Castan apprend la captivité de son frère puis son lieu de détention grâce à un efficace réseau de connaissances qu'il a tissé lorsqu'il était élève à l'École des Chartes. À Paris, il a également côtoyé des militaires, camarades de son frère à l'École Polytechnique comme les officiers Logerot et Mandrot. C'est d'ailleurs ce dernier qui lui apprend le 9 octobre (soit plus d'un mois après la défaite) que Francis a été envoyé avec le 1^{er} bataillon de la 22^e compagnie de prisonniers dans le camp de Stettin en Poméranie¹⁹.

Nous avons choisi de donner à lire ici quatre extraits du journal qui paraissent représentatifs de l'évolution intime du scripteur au fil du temps de la guerre. Durant ces longues semaines où la captivité de son frère, la crainte qu'il ne revienne jamais ainsi que la dureté de la vie quotidienne à l'intérieur d'une place militaire soumise à l'invasion pèsent d'un poids très lourd, la tenue d'un journal semble être un moyen pour Auguste Castan de lutter contre l'oisiveté contrainte – le geste de l'écriture permet de « tuer le temps » comme il le précise dans une lettre à Francis²⁰ –, mais aussi de résister à l'ennemi avec ses propres moyens comme en témoigne le premier extrait, daté du 18 octobre 1870. Il est alors sollicité par les autorités militaires afin de livrer des cartes de la région. C'est avec la conscience de remplir son « devoir patriotique » envers la France qu'il s'exécute immédiatement. Il s'agit là d'un moment important : sa première contribution directe et personnelle à l'effort de guerre français. Les cartes participent de longue date – et l'armée joua un rôle important au cours du XIX^e siècle dans le travail de reconnaissance du territoire grâce au Dépôt de la Guerre chargé d'établir, entre 1817 et 1866, la carte d'état major à l'échelle du 1/80 000 – au processus de maîtrise de l'espace et d'affirmation des souverainetés qui se consolida dès l'Europe moderne²¹. Toutefois, les militaires français entrèrent en campagne bien souvent sans ces outils indispensables pour se repérer. Aussi, ne faut-il pas s'étonner que l'un des premiers gestes du commandant d'un corps investissant une ville consiste à mettre la main sur les cartes.

Le second extrait du journal, rédigé trois jours plus tard, évoque la tension croissante dans les villes situées à proximité des combats et qui regardent avec inquiétude l'ennemi progresser. Le prudent conservateur de la bibliothèque de la ville prend la précaution de dissimuler les pièces les plus précieuses de

19. Pendant la guerre de 1870, Stettin rassemble plus de vingt-mille prisonniers militaires, cf. François Roth, *La guerre de 1870*, Paris, Hachette, 1993.

20. BME, Ms. 1823, lettre d'Auguste Castan à son frère, Francis, le 15 décembre 1870.

21. Cf. Joseph W. Konvitz, *Cartography in France : 1660-1848: Science, Engineering and Statecraft*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1987 et David Buisseret, *Monarchs, Ministers and Maps: the Emergence of Cartography as a tool of Government in early modern Europe*, Chicago, Chicago University Press, 1992.

ses fonds dans les caves de la bibliothèque. Comme l'a souligné Alain Corbin à propos des cloches, « le geste de l'enfouissement révèle une représentation de l'avenir ; il atteste la certitude ou du moins l'espoir que les mesures de réquisitions, de destructions et de silence ne sont que temporaires persécutions²² ». Le troisième extrait, en date du 25 novembre, témoigne des sentiments ambivalents du diariste à l'égard de l'ennemi. Le respect du lettré vis-à-vis de ses voisins allemands entre en tension avec l'hostilité grandissante du civil à l'égard des violences perpétrées par l'armée d'invasion, les exactions réelles auxquelles il fait allusion (« les brûleurs de ville ») se mêlant aux faits imaginaires véhiculés par une rumeur multiforme dont l'importance fut considérable²³. Enfin, le texte rédigé par Castan le 20 février 1871, à l'approche de la signature du traité de paix entre la France et l'Allemagne et quelques jours après les élections du 8 février 1871 qui portaient à l'Assemblée nationale une majorité conservatrice et favorable à la paix, reflète son soulagement tout comme sa douleur face à une défaite accablante que seul le courage de quelques-uns – le journal s'achève sur l'éloge du colonel Denfert-Rochereau, le défenseur de Belfort – paraît susceptible d'atténuer.

*

18 octobre (mardi)

Aujourd'hui à 1 heure, on m'apporte un billet officiel signé du susdit Pascal, m'invitant à fournir les feuilles se rapportant à la région de l'est de la carte de l'État Major que possède la bibliothèque et ce pour le service de M. le Ministre. Je me rends à la Préfecture, on y déjeune en attendant le Conseil de guerre que doivent y tenir dans l'après-midi Gambetta²⁴ et le général Cambriels²⁵. Je fais observer à M. Pascal que l'exemplaire de la carte

22. Alain Corbin, *Les cloches de la terre : paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 30.

23. Comme elle le fut pendant la période 1814-1815. Cf. François Ploux, « Rumeurs et expériences collectives de la discontinuité temporelle (1814-1815) », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 2014/2, n° 49, p. 21-35 ; et du même auteur *De bouche à oreille. Naissance et propagation des rumeurs dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Aubier, 2003. Pour la guerre de 1870 cf. Odile Roynette, « Le village de la mort. Les « atrocités allemandes » en 1870 », in Anne-Emmanuelle Demartini et Dominique Kalifa [dir.], *Imaginaire et sensibilités. Études pour Alain Corbin*, Paris, éditions Créaphis, 2005, p. 257-268.

24. Léon Gambetta, alors ministre de l'Intérieur et de la Guerre dans le gouvernement de la Défense nationale, se déplace personnellement à Besançon afin de remplir une mission d'apaisement « c'est-à-dire mettre d'accord les deux autorités rivales, le préfet et le commissaire de la défense nationale, Albert Grévy » (Isabelle Febvay, *La défense de Besançon. Journal d'une ambulancière, 1870-1871*, Paris, A. Challamel, 1912).

25. Albert Cambriels (1816-1891) est général de corps d'armée dans l'infanterie. Formé à l'École spéciale militaire de Saint Cyr, il participe à la guerre de Crimée et à la campagne d'Italie en 1859. En 1870, il est blessé à Sedan (1^{er} septembre) par un éclat d'obus qui lui laboure le sommet du crâne. Après sa convalescence, il prend le commandement supérieur de Belfort ainsi que le commandement régional de l'Est, comprenant la 7^e division militaire (présente à Besançon) et les subdivisions des Vosges, du Haut-Rhin et de la Côte-d'Or, détachées des 5^e, 6^e et 8^e divisions militaires. Cf. à ce propos De Bigot (colonel), *Besançon et la 7^e division militaire en 1870-1871*, Paris, Librairie R. Chapelot, 1900, et François Roth, *op. cit.*

que je conserve est unique à Besançon et que je ne puis en laisser sortir une partie sans la promesse d'une prompte restitution garantie par un récépissé en règle. On me répond que le garçon de bureau signera sur mon registre de prêts, qu'on lui donne qualité pour cela avec pour mission de veiller à ce que les feuilles en question me soient restituées demain ; dans ces conditions je livre les cartes.

Cette demande me révèle une chose que je soupçonnais un peu, c'est que ce pauvre général Cambriels a fait une campagne dans les Vosges sans un seul lambeau de la grande carte de France²⁶. On s'explique ainsi qu'il n'ait pas compris l'intérêt et la facilité de garder les défilés de cette chaîne qui débouche sur notre pays, et que l'approche de l'ennemi l'ait fait désorienter au point de lui avoir inspiré une retraite à la débandade. Pendant ce temps-là les Prussiens ont pu prendre possession des défilés des Vosges et il y a tout à croire qu'ils sauront les garder.

L'ennemi est descendu librement dans la Haute-Saône²⁷ : on le dit aujourd'hui à Vesoul. Une compagnie de gardes nationaux de cette ville ne voulant pas déferer à l'injonction du maire qui ordonnait de mettre bas les armes, s'est repliée sur notre ville où elle est arrivée vers 2 heures de l'après-midi²⁸.

20 octobre (jeudi)

Ce matin on a annoncé la présence de l'ennemi sur des points très rapprochés de notre ville, à Rioz, à Montbozon, à Voray même. Les gendarmes de la Haute-Saône repliés sur Rioz, ont essayé un engagement avec des cavaliers prussiens, mais une fusillade partie d'un bois bordant la route les a forcés à tourner bride et de gagner au galop Besançon : l'un de ces gendarmes a été blessé, d'autres ne sont pas encore retrouvés.

Toute la journée ça a été un défilé de voitures de paysans amenant leur mobilier leurs denrées et leurs bestiaux dans notre ville. L'église de la Madeleine a été transformée en dépôt de bœufs. Le pont de Voray a été coupé par explosion de mine à 2 heures de l'après-midi. Le bruit court que Cambriels aurait livré bataille entre Rioz et Oiselay. Les troupes du commandant Perrin seraient à Dole pour protéger la gare de Mouchard, point de jonction de nos

26. Dans le but d'arrêter la progression de l'armée du général prussien Werder dans les Vosges – renforcée après la capitulation de Strasbourg (28 septembre) – les soldats français combattent cette avant-garde ennemie le 6 octobre à Nompelize-La-Bourgonce (vallée de la Meurthe). De part et d'autre, environ 5 000 combattants sont engagés mais l'artillerie allemande fait la différence. Apprenant ce revers, Cambriels ordonne l'évacuation générale du département des Vosges. Sur ce point voir François Roth, *Ibidem*, p. 229.

27. Werder ne rencontre en effet aucune résistance lors de sa descente dans la vallée de la Saône.

28. De fait, certains maires ordonnent à leurs citoyens armés (principalement les gardes nationaux) de déposer les armes à l'approche de l'ennemi dans le but d'éviter les actes de représailles. Sur ce point, Guillaume Parisot, « De la négociation comme instrument d'occupation pacifiée et d'exploitation économique efficace pendant la guerre de 1870-1871 », in Jean-François Chanet, Annie Crépin et Christian Windler [dir.], *Le temps des hommes doubles. Les arrangements face à l'occupation, de la Révolution française à la guerre de 1870*, Rennes, PUR, 2013, p. 279-302.

chemins de fer du midi et de l'est. La côte de Chailluz est garnie de francs-tireurs. Toute la ligne des Tilleroyes et des Montboucons est occupée par des campements de soldats. Les pièces de marine sont arrivées pour garnir le fort des Justices. Je commence à descendre de leurs rayons nos manuscrits, pour les descendre dans les caves, dans le cas où l'ennemi viendrait à nous investir. Le mouvement, jusqu'ici, paraît avoir Dijon pour objectif. Les gardes nationaux mobilisés de Gray se sont repliés dans l'après-midi sur Besançon.

25 novembre (vendredi)

L'invasion prussienne est comme la tâche d'huile, elle paraît d'abord comme une goutte puis s'étend progressivement et méthodiquement pour gagner tout l'espace qu'elle a prémédité d'occuper. De Montbéliard les Prussiens ne s'étaient montrés qu'en reconnaissance peu nombreuse du côté de la vallée du Doubs : les voilà maintenant qui viennent en groupes de plus en plus forts. Nos mobiles, qui gardent ces paysages ont des engagements fréquents avec eux : À Audincourt et Vougeaumont, malgré leurs canons, le succès nous est resté. Espérons que nous les empêcherons de nous tourner par les plateaux et de nous couper ainsi nos communications avec le reste du genre humain ! Ils disent, à l'Isle sur le Doubs, que l'armée de la Loire avait été battue par le grand duc de Mecklembourg²⁹, comme ils avaient dit en Lorraine que Besançon était investi et allait se rendre. Demain nous aurons sans doute de grosses nouvelles tant de l'armée de la Loire que de Paris. Je reçois, ce soir, une lettre de mon frère prisonnier de guerre à Stettin, qui m'est transmise de la façon la plus obligeante par mon illustre collègue Pertz, directeur de la Bibliothèque de Berlin. J'aime pourtant à espérer, me dit cet éminent érudit, que la paix prochaine vous procurera, à votre famille comme à la mienne, le bonheur d'une union durable avec nos chers amis exposés à de si graves dangers. Pertz est conseiller du roi Guillaume : celui-ci devrait bien l'écouter quelquefois et fermer l'oreille aux rodomontades des brûleurs de villes qui creusent un abîme de haine entre deux nations qui n'ont aucun motif sérieux de s'en vouloir.

20 février (lundi)

Le moment décisif approche : celui d'une solution dans le sens de la signature d'une paix ou de la continuation de la guerre. Je crois à la première de ces deux hypothèses car l'Assemblée est en majorité composée d'hommes raisonnables. Si l'on veut que la France se relève, il est temps d'arrêter les frais et de mettre un terme aux dévastations. Et puis, avec quels éléments continuer la guerre ? La *Gazette de l'Allemagne du nord* porte à 923 000 hommes le nombre des soldats français qui, depuis la reddition de Paris, et depuis l'entrée de l'armée de l'Est en Suisse, sont réduits en captivité, soit en France

29. Friedrich von Mecklenburg-Schwerin (1823-1883), Grand Duc de 1842 à 1883, il est à la tête du XIII^e corps d'armée prussien.

même, soit en Allemagne, soit dans les pays neutres environnants. À ce chiffre énorme³⁰ il faut encore ajouter les morts, les invalides et les malades que les batailles, les hôpitaux et les ambulances ont enlevé aux forces défensives de la France. Quand on en est là, que ce qui reste de bras armé ne se compose que de troupes jeunes et non exercées, qu'il y a pénurie absolue d'officiers pour former des cadres, que les généraux sont ou des ganaches ou de présomptueux ignorants, on peut dire qu'on a le genou de l'ennemi sur la gorge et qu'il y a plus lieu de subir que de discuter. Thiers a composé fort sagement son cabinet : il a conservé de l'ancien Gouvernement provisoire tous les hommes qui avaient fait preuve de droiture et de sens : Jules Favre, Ernest Picard, Jules Simon, Le Flô³¹. L'assemblée a nommé une commission de quinze membres pour assister aux négociations qui vont s'ouvrir à Versailles et lui faire un rapport. Parmi ces commissaires, se trouvent les noms de M.M Benoist d'Azy, de Mérode, S^t Marc-Girardin³², Barthélemy-Saint-Hilaire³³, général d'Aurelles, Pouyer-Quertier, Vitet³⁴, amiral Saisait et amiral de La Roncière. Cette commission doit être arrivée à Versailles ; si elle pouvait par un prompt arrangement, empêcher l'Empereur Guillaume de faire la promenade triomphale dans Paris, qu'il a arrêté pour le 22, elle rendrait un signalé service à la France. Il y a tant d'écervelés dans la capitale que je tremble à la pensée de quelque tentative d'assassinat sur l'empereur d'Allemagne. Les conséquences d'un pareil acte pourraient être terribles non seulement pour Paris mais pour la France entière. Les Prussiens qui nous entourent exécutent singulièrement l'armistice : ils laissent arriver nos lettres mais nous interdisent les journaux et les communications télégraphiques : c'est par eux que nous recevons les nouvelles de Bordeaux. Malgré les conventions faites avec le général Rolland, ils sont revenus à Pontarlier, ils ont supprimé le bureau télégraphique, tandis qu'à Ornans ils ont fait verser 1 000 francs dans la caisse de la ville à titre de compensation de l'embarras que cette nouvelle occupation cause à cette localité. Dans la Haute-Saône, au contraire, des réquisitions continuent sans aucun payement.

*Sandra Chapelle est professeure d'histoire-géographie
au collège Anatole France de Bethoncourt (Doubs)
Odile Roynette est maîtresse de conférences HDR
à l'Université de Bourgogne – Franche-Comté.*

30. Et peu vraisemblable dans la mesure où le nombre total de soldats français prisonniers est évalué à un peu plus de 370 000, William Serman et Jean-Paul Bertaud [dir.], *Nouvelle histoire militaire de la France 1789-1919*, Paris, Fayard, 1998, p. 475.

31. Respectivement ministre des Finances et ministre de la Guerre.

32. Il avait été nommé ministre de l'Instruction publique dans le gouvernement envisagé en février 1848 pour remplacer celui de Guizot. Il est davantage connu pour son article paru le 8 décembre 1831 dans le *Journal des débats*, « Les Barbares qui menacent la société... ».

33. Député républicain.

34. Respectivement député et futur ministre des Finances ; député de la Seine-Inférieure et vice-président de l'Assemblée.